

ÉLISABETH DUFOURCQ

# Histoire des chrétiennes

Des origines évangéliques  
au siècle des sorcières

\*

TEXT O

Collection dirigée par Jean-Claude Zylberstein





# HISTOIRE DES CHRÉTIENNES

DU MÊME AUTEUR

*Les Femmes japonaises*, Denoël-Gonthier, 1969.

*Trois siècles d'histoire missionnaire française. Histoire naturelle d'une diaspora*, Librairie de l'Inde éditeur, 1993.

*Les Aventurières de Dieu*, J.-C. Lattès, 1993 ; rééd. Perrin, coll. « Tempus », 2009.

*L'Invention de la loi naturelle*, Bayard, 2012.

*Lettre au pape François*, Mediaspaul, 2014.

ÉLISABETH DUFOURCQ

HISTOIRE  
DES CHRÉTIENNES

*Des origines évangéliques  
au siècle des sorcières*

Tome 1

TEXTO  
Le goût de l'histoire

Texto est une collection des éditions Tallandier

© Bayard, 2008

© Éditions Tallandier, 2015 pour la présente édition  
2, rue Rotrou - 75006 Paris  
[www.tallandier.com](http://www.tallandier.com)

## Chapitre I

### D'où vient-on ?

*Les racines culturelles de l'ère chrétienne  
sont plus anciennes que la venue du Christ*

Vers les années 50 de notre ère, le christianisme avait à peine vingt ans. L'empereur Claude venait d'adopter Néron. Aucun des Évangiles n'était encore écrit. C'est alors qu'un Juif, Paul, missionnaire itinérant dans les villes grecques, dicta, de Corinthe, une lettre destinée à l'infime communauté des convertis et des converties qu'il avait fait naître au Christ dans le port de Thessalonique. L'histoire des sources chrétiennes commence là<sup>1</sup>.

Les destinataires auxquels fut donnée lecture de cet écrit formaient le groupe hétéroclite de ceux et de celles que l'apôtre avait bouleversés en leur parlant du Christ par lequel s'expliquaient les Écritures et le destin de la fine fleur de la création, l'humanité. Ainsi l'avait-il prêché, trois sabbats de suite, dans la synagogue et sur son parvis, au cours d'une mission brève et houleuse<sup>2</sup>, avant de fuir la ville pour éviter l'émeute<sup>3</sup>. La poignée de ceux dont la vie avait alors changé regroupait quelques Juifs, mais surtout des sympathisants du judaïsme, parmi lesquels se trouvaient « un bon petit nombre de femmes notables<sup>4</sup> ».

Ailleurs, disent les Actes des Apôtres, d'autres femmes avec lesquelles il fallait compter<sup>5</sup> avaient pris un parti inverse. Selon l'évangéliste Luc qui fut auteur de ces Actes et n'était sans doute pas Juif d'origine<sup>6</sup>, cela s'était passé dans une ville grecque d'Asie Mineure, Antioche de Pisidie. Des « femmes notables » s'étaient laissés « monter la tête » par les Juifs de la synagogue, jusqu'à contraindre Paul à partir prêcher plus loin<sup>7</sup>. Quelques années plus tard, en Macédoine, en Grèce d'Asie et d'Europe, à Rome, Paul sut mieux s'y prendre. D'autres femmes devinrent disciples du Christ, protectrices des chrétiens, parfois ses amies. Elles portaient presque toutes des noms grecs ou romains que les églises des siècles à venir ont peu retenus. Elles s'appelaient Lydie<sup>8</sup>, Évodie, Synthiché<sup>9</sup>, Damaris, Phoebé<sup>10</sup>, Prisca<sup>11</sup>, Marie<sup>12</sup>, Tryphène, Tryphos, Persis<sup>13</sup>, Nympha<sup>14</sup>, Cloé<sup>15</sup>, Claudia<sup>16</sup>, Julie, Olympas<sup>17</sup>... Qu'attendaient ces femmes qui l'accueillirent dans les anciennes cités grecques, devenues romaines par force ? Pourquoi furent-elles si longtemps oubliées ? Quel vide ces femmes avaient-elles décelé dans un empire dont la splendeur reposait sur la violence des armes, la prospérité du commerce, la rigueur du droit, les larmes de l'esclavage, les marbres et les jeux ?

### **Itinéraires de vies infimes, sur les bords de la mer Égée**

Dans les années 50, au temps où Paul vivait à Corinthe, la ville, jadis détruite par les légions romaines<sup>18</sup>, puis reconstruite peu avant notre ère, était une cité neuve, largement peuplée d'affranchis et d'affranchies dont le nom commun, *libertinas*, devint synonyme de femmes légères. Parfois assez riches pour embellir la ville à leurs frais, ces nouveaux venus pouvaient être trahis par les patronymes qui indiquaient la province ou le métier de leurs origines. Lydie venait... de Lydie en Asie et un certain Éraste, chrétien et mécène de la première heure, portait un nom qui, en grec, signifiait l'amant<sup>19</sup>...



Corinthe, bâtie sur l'isthme qui sépare le Péloponnèse de l'Attique, était voué, depuis toujours, à Vénus. Le nombre des prostituées, sacrées ou non, y atteignait plusieurs milliers<sup>20</sup> ; celui des esclaves, forçats ou domestiques, encore bien plus. Une voie dallée sur laquelle des centaines d'esclaves et de bœufs tiraient les bateaux qui transitaient entre l'Europe et l'Asie, reliait son port de l'Adriatique à celui de la mer Égée, Cenchrées. C'est là que Paul trouva refuge pendant l'hiver 49-50, sous la protection matérielle et juridique d'une femme d'affaires, Phœbé, qui fut la plus ancienne diaconesse des Églises chrétiennes<sup>21</sup>.

À Corinthe enfin, se tenaient les jeux isthmiques, concours sportifs pendant lesquels des milliers de spectateurs campaient sous des tentes dont la fabrication occupait quantité d'artisans. À l'occasion des jeux de 51, un couple d'entrepreneurs spécialisés dans cette industrie, Aquilas et sa femme Prisca<sup>22</sup> procurèrent à Paul un travail qui lui permit d'acquiescer une autonomie dont Pierre, l'apôtre, jouissait d'autant moins qu'il était marié<sup>23</sup>. Ces industriels juifs, installés à Corinthe depuis peu, mais originaires d'Asie Mineure, étaient déjà chrétiens avant la venue de Paul. Ils avaient vécu à Rome, jusqu'à ce que l'agitation provoquée par un certain « Chrestos » ait amené l'empereur à prendre une mesure de police contre la communauté juive<sup>24</sup>.

Dans les années 50-54, toutes les cités situées sur le pourtour de la mer Égée vivaient en fonction de Rome, de ses pouvoirs et de ses richesses. Entre elles, les échanges de biens, d'idées, voire de dieux étaient intenses et se plaçaient sous la protection du dieu du commerce et de l'herméneutique, Hermès aux talons ailés.

Vers Éphèse, port d'Asie Mineure voué à Artémis, convergeaient les routes d'Anatolie méridionale qui venaient d'Antioche et celles d'Anatolie centrale où des Juifs hellénisés, installés dans les cités carrefours telles Ancyre - l'Ankara actuelle -, achetaient la laine angora à des pasteurs d'origine celte. Ces Galates, grands et blonds, chez qui Paul avait prêché

avant de passer en Europe, vénéraient une déesse mère, un dieu des morts et un héros cavalier qu'on retrouvera, plus tard, au v<sup>e</sup> siècle de notre ère, dans l'Irlande celte de saint Patrick<sup>25</sup>. Ils parlaient un dialecte que, plus tard, saint Jérôme, au iv<sup>e</sup> siècle, identifia comme très proche du gaulois<sup>26</sup>.

Du nord d'Éphèse, plus précisément de Lydie dont était originaire la riche commerçante que Paul baptisa à Philippiques<sup>27</sup>, provenait aussi la pourpre dont étaient marquées les toges de sénateurs<sup>28</sup>. Pour acheminer vers Rome ces produits précieux, les négociants passaient par Corinthe, soit par la mer, soit par la route du Nord qui traversait la Macédoine. Dans ce cas, ils s'arrêtaient à Philippiques, ancienne ville de Thrace, devenue colonie romaine depuis que l'empereur Auguste y avait installé ses vétérans. C'est ce que fit Paul. Là, vivaient des gens de tradition guerrière qui adoraient Dionysos, au cours de fêtes où les femmes se livraient à l'ivresse, à la transe et à la prophétie.

Quittant enfin la Thrace, les voyageurs et les missionnaires, tels Paul et ses acolytes, s'engageaient alors sur la belle voie Egnatia qui traversait les Balkans jusqu'à l'Adriatique, en direction de Rome. Ils atteignaient en deux jours le port de Thessalonique où d'autres familles juives, enrichies dans l'importation et l'exportation des étoffes et de la pourpre, se partageaient les tâches et les bénéfices de sociétés à succursales multiples<sup>29</sup>...

## Éveils et indifférence

Sur ces bords de la mer Égée, comme à Rome, le monothéisme de ces communautés juives et polyglottes exerçait alors un singulier attrait sur des Grecs, des Latins et des affranchis de toutes provenances. La mode était au syncrétisme. Par curiosité spirituelle, peut-être par précaution superstitieuse, on imitait les mœurs étrangères. Dans les villes d'Orient et même à Rome, le sabbat juif commençait

d'être respecté par tous comme un jour férié, les boutiques et les banques étant alors fermées<sup>30</sup>. Ce jour-là, quelques hommes, mais, curieusement, des femmes en beaucoup plus grand nombre<sup>31</sup> fréquentaient les parvis extérieurs des synagogues. On les appelait « craignants Dieu » ou « craignants le Ciel », le Ciel étant, chez les Juifs, une métaphore de Dieu<sup>32</sup> dont ils ne prononçaient le nom que dans un souffle, YHWH, et ne parlaient qu'avec une grande pudeur, sinon avec crainte<sup>33</sup>. La conversion des sympathisants au judaïsme restait toutefois impossible : à son avènement, en 41, l'empereur Claude avait confirmé les privilèges de la religion juive, mais interdit qu'elle devînt prosélyte<sup>34</sup>. Le culte des dieux antiques, sans grande valeur métaphysique mais omniprésent dans la statuaire des villes et les croyances des campagnes assurait, en effet, la solidité du lien social et du calendrier officiel. Personne, ni Grec ni Juif, ne devait se rendre coupable de « mépris des dieux ». Avec l'avènement de Néron, en 54, cet équilibre civique, admis par la plupart des Juifs, commença d'être ébranlé par un culte à grand spectacle où l'empereur portant cithare incarnait Apollon. Des foyers de résistance juive s'allumèrent, jusqu'à ce qu'en 70, la révolte de Jérusalem provoque son occupation par Titus et la déportation de milliers de captifs hébreux...

Dans les années 50 où l'adjectif chrétien sortait à peine du langage populaire<sup>35</sup>, comment la grande majorité des femmes considérait-elle les religions de leurs ancêtres ?

### **Les femmes dans les cultes romains : des étrangères fécondes et nocturnes présentes jusqu'au Moyen Âge**

Dans les cultes gréco-romains dont l'empreinte resta profonde sur l'Europe chrétienne du I<sup>er</sup> millénaire, d'innombrables rites féminins se situaient aux lisières du magique et des secrets sur le vivant. Les femmes se transmettaient des

savoirs où se mêlaient connaissance de la nature et rites d'accès au surnaturel, d'un tout autre ordre que les rites officiels, très liés à l'identité du groupe.

À Rome, les prêtres publics ou flamines étaient toujours des hommes. Lorsque ce culte public s'adressait à des divinités viriles, Hercule ou Mars, un gardien de la paix, le licteur, criait devant le temple : « Dehors, l'étranger, le prisonnier enchaîné, la femme et la jeune fille<sup>36</sup> ! » Lorsqu'on célébrait au contraire les divinités féminines qui présidaient aux moissons, aux floraisons et aux récoltes, les flamines se travestissaient en femmes, comme les acteurs actuels du théâtre japonais ou chinois.

Admises à titre de spectatrices, les femmes, toujours voilées pendant le culte, restaient exclues du rôle sacrificiel. Cette exclusion découlait de règles, somme toute, ménagères qui remontaient aux lendemains légendaires de la fondation de la ville. Après le rapt des Sabines et la guerre qui s'ensuivit, une convention de paix, signée entre les belligérants, aurait stipulé que ces nobles femmes, enlevées pour procréer des Romains, seraient exemptées de tout travail domestique, à l'exclusion du tissage. Elles ne devraient donc jamais moulinier le grain ni apprêter les viandes pour leurs maris. Cela en dit long sur la façon dont les Romains considéraient leurs épouses légitimes, respectées pour leur rôle procréateur, mais tenues à distance comme filles ou femmes d'anciens adversaires. Il leur était interdit d'être meunières ou bouchères. Cette prohibition préservait le confort des matrones. Elle préservait aussi le mari vainqueur contre la peur ancestrale d'empoisonnement ou d'ensorcellement par son épouse qui restait symboliquement une ennemie capturée. À la façon de moulinier le grain, dans le sens du parcours solaire ou dans le sens contraire, s'attachaient en effet des croyances magiques qui restèrent si tenaces qu'on les retrouvera intactes, mille ans plus tard, dans les pénitentiels médiévaux. Dans sa demeure, le maître de maison romaine avait donc pour devoir de célébrer, lui et lui seul, le culte

domestique<sup>37</sup>. Dans les sacrifices publics, de même, les trois activités les plus sacrées restaient strictement prohibées aux femmes : le saupoudrage de farine rituelle, appelée *mola*, d'où vient le mot immoler, l'égorgement des victimes et la libation.

Au temps de la naissance du Christ, un nombre infime d'exceptions confirmaient ces règles. Dans les circonstances solennelles, le monde sacerdotal se considérait comme honoré lorsque des femmes de très haut rang l'assistaient symboliquement. À Rome, l'épouse de l'empereur pouvait sacrifier, de même que les six vestales, ces vierges gardiennes du foyer public, perpétuellement vêtues en mariées<sup>38</sup>. Dans toutes les villes de l'empire, les gens d'un même quartier se retrouvaient, sans distinction de sexe ni d'origine ethnique, pour participer au repas cultuel qui suivait le sacrifice. Tous, hommes et femmes, romains, grecs et même parfois juifs hellénisés, dégustaient la victime dépecée comme dans une sorte de méchoui de quartier<sup>39</sup> que Paul n'interdit pas mais déconseille aux chrétiens de Corinthe<sup>40</sup>.

À l'occasion des fêtes de fécondité, les femmes célébraient aussi, ou plutôt s'abandonnaient à des cultes très anciens, parfois dans le cadre domestique, parfois dans un temple, plus souvent encore à l'extérieur de la ville. Ces coutumes n'auraient plus aujourd'hui qu'un intérêt de curiosité si plusieurs d'entre elles n'avaient pas subsisté, suspectées de magie dans l'Europe chrétienne, jusqu'à l'aube des Temps modernes.

Le 1<sup>er</sup> mai, puis dans la nuit du 3 au 4 décembre, Bona dea, déesse des femmes, recevait un culte à huis clos dans son temple où l'on élevait des serpents qui, disait-on, « ne ressemblaient ni n'inspiraient la peur », mais symbolisaient la fécondité. Le serpent n'était donc pas signe maléfique comme il l'était dans la Bible, mais signe fécondant, comme dans les religions de Baal et jusqu'au Mexique. Les jours de Bona dea, les animaux mâles, le vin, la myrte et les hommes étaient strictement exclus du sacrifice et de la salle des

mystères<sup>41</sup>. C'étaient « des jours à l'envers » où des matrones exerçaient des rôles masculins, sacrifiant dans un secret respecté, la nuit, dans des demeures privées ou à l'extérieur de la ville, alors que les cultes masculins étaient toujours diurnes et publics. Par inversion, le vin proscrit, mais nécessaire au sacrifice, était alors qualifié de lait<sup>42</sup>. Ces « mots à l'envers », subsisteront aussi jusqu'à la fin du Moyen Âge. Ils trahiront celles que les Inquisiteurs traqueront comme sorcières.

Dans la décoration des villas retrouvées à Pompéi, des conventions symbolisaient la vocation des femmes aux cultes de la nuit. Les génies volants, censés représenter les protecteurs qui naissaient et mouraient avec chaque être, portaient des ailes d'oiseau de jour lorsqu'ils veillaient sur un homme, des ailes de chauve-souris ou de phalènes lorsqu'ils étaient des Junones, fées gardiennes des femmes<sup>43</sup>.

À Pompéi encore, les artisans à fresques de la villa des Mystères peignaient, dans les années 50, des femmes aux yeux tristes qui se laissaient initier par d'autres femmes aux secrets du sexe. À cette époque, les maisons romaines comportaient des lits de salles, mais pas de chambre des époux. Dans la société romaine, le mariage était un devoir civique auquel ni le jeune homme ni surtout la jeune fille ne pouvaient se dérober s'ils étaient nés libres. Peu de temps avant la naissance du Christ, l'empereur Auguste, inquiet de voir l'empire se dépeupler, avait, par la loi Papia Poppea<sup>44</sup>, taxé lourdement les hommes célibataires et chargé des délateurs de les dénoncer. Quant aux femmes, elles passaient de la tutelle de leur père à celle de leur mari. Elles n'avaient pas la moindre capacité à refuser le mariage. Mais il n'était pas rare que, chacun de leur côté, les femmes et les maris goûtent aussi des plaisirs homosexuels. Paul s'en indigna dans son épître aux Romains<sup>45</sup>.

Autour des naissances, gravitait le monde très secret des sages-femmes. Les fresques de Pompéi ont fixé la silhouette d'une de ces *sagas*, ces entremetteuses, accoucheuses, magi-

ciennes souvent bénéfiques, réputées pour leurs connaissances des choses de la vie, du désir sexuel, du surnaturel, de l'astrologie, des plantes médicinales et de la divination. L'une d'elles, assise devant une chaumière, est représentée avec tous ses attributs : âge mûr, baguette magique, chaudron, chapeau rond et pointu, petit chien, bras levé pour dévoiler le sens d'une énigme... Rien ne manque à l'attirail des sorcières qui seront pourchassées à la fin du Moyen Âge, sauf le balai<sup>46</sup> !

Dans la vie quotidienne des campagnes et des villes, ces sages-femmes férues des choses futures donnaient les premiers soins aux nouveau-nés ou les faisaient disparaître, selon la volonté du père qui avait pouvoir absolu de vie ou de mort sur sa descendance. Les enfants surnuméraires – en majorité des filles, on le verra aussi – n'étaient pas incinérés, pas plus que les enfants morts avant d'avoir percé leurs dents. En ville, on les abandonnait au coin des rues ; à la campagne, sous un toit en saillie, en forme de larmier<sup>47</sup>.

### **En marge du stoïcisme préchrétien**

À cette époque, le citoyen romain de bon aloi se devait d'être insensible à la vie naissante, à l'enfance, détaché des biens de ce monde, amoureux de la raison, bref stoïcien. Au temps de saint Paul, l'ancien précepteur de Néron, Sénèque, quoique fabuleusement riche, tenait pour rien la « félicité de clinquant<sup>48</sup> ». Proche du pouvoir et de ses dangers, il restait assez lucide pour se savoir « de passage » et considérer ses biens « comme du matériel d'hôtellerie<sup>49</sup> ». Ce stoïcisme qui marqua si profondément le christianisme avait déjà identifié la plupart des péchés capitaux : l'envie, l'avarice, la luxure, la gourmandise, la colère<sup>50</sup>. Manquait l'orgueil. Tout au long de sa vie, le sage devait s'exercer à une ascèse modérée grâce à laquelle il apprenait à « marcher de pair » avec Dieu. Dieu ? Qui était donc ce Dieu de Sénèque ? « Dieu est près de toi, il

est avec toi, il est en toi<sup>51</sup>... » Trois siècles avant saint Augustin, la phrase est de Sénèque. Ce Dieu n'est ni une idole, ni une abstraction. Il a la noble grandeur du tragique : « Dieu est nu<sup>52</sup>. » Il est proche de celui d'un Camus. Qui est-il donc cet étrange berger qui tolère la mort et, selon l'antique expression de Platon, mène inexorablement ses brebis à l'abattoir ? Le stoïcisme qui s'y réfère laisse une impression de misère. Ce Dieu ignore l'amour. Sénèque lui-même imagine mal l'amour sans calcul. Il faut l'entendre citer le mot d'un de ses maîtres : « Je te révélerai un secret pour te faire aimer sans philtre, sans herbes, sans incantation de magicienne : aime et on t'aimera<sup>53</sup>... » Ainsi prisonnier de l'inexorable « *do ut des* », le ministre de Néron se fait aussi une règle, presque une coquetterie, de détester l'espérance<sup>54</sup>, les foules<sup>55</sup> et l'enfance. C'est le contraire de la méthode évangélique. « Le bien est aussi loin de l'enfance, dit Sénèque, que le terme l'est de son début... il n'est pas dans un corps chétif et tendre... non plus qu'il n'était dans le germe<sup>56</sup>. » Cette méfiance à l'égard de l'enfance est étrangère à la pensée juive, toujours attentive à l'espoir enfoui dans la moindre des genèses. Elle est propre à l'Antiquité romaine et, bien qu'elle soit radicalement contraire à l'esprit évangélique, saint Augustin, dans sa difficulté à concevoir l'innocence, n'en sera pas exempt<sup>57</sup>.

### **Qu'est-ce qu'être une femme dans la pensée gréco-romaine ?**

Au début de l'ère chrétienne, l'influence de la pensée scientifique grecque prédomine dans tout l'Empire romain. Un médecin syrien, comme l'était sans doute le futur saint Luc, ne peut l'ignorer. Cela, on le verra, rend d'autant plus étonnante la place qu'il donne aux femmes dans son Évangile. Aux yeux de la science grecque dont les Juifs eux-mêmes



sont imprégnés, la « secondarité » de la femme est un fait scientifiquement prouvé<sup>58</sup>.

Au moment de l'étreinte et de la fécondation, seul le sperme de l'homme donne forme à l'enfant à venir, la femme n'apporte, comme la terre à la plante, que la matière. La femme, c'est la terre. L'homme, le laboureur, le semeur et donc le maître. Pendant vingt siècles d'ère chrétienne, on croira que, seule, la semence du père donne forme à l'enfant. La femme n'engendre pas plus l'enfant que la terre n'engendre la plante, tout vient de la semence de l'homme. Dans le droit romain, le père a donc le droit absolu de faire disparaître à la naissance le fruit de sa semence. Au XIII<sup>e</sup> siècle, saint Thomas d'Aquin dira encore : « Le père est plus excellentement principe que la mère, car il l'est en tant qu'agent, alors que la mère est davantage principe et matière. C'est pourquoi, absolument parlant, le père doit être plus aimé que la mère<sup>59</sup>. »

Au yeux de la science grecque, la femme est aussi considérée comme un être achevé trop tôt, pas tout à fait terminé. Au IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère, Hippocrate, observateur minutieux des cycles des femmes, de la couleur de leurs couches, des phases de leur grossesse et des méthodes qu'elles utilisent pour ne pas concevoir quand elles ne le veulent pas, a démontré de façon définitive que, dans le sein de sa mère, l'enfant devient potentiellement lui-même, c'est-à-dire sort de son état de « chorion », plus tard s'il est garçon, plus tôt s'il est fille. Il faudra attendre deux mille cinq cent ans pour que les études sur l'embryogenèse démontrent de façon éclatante que la femme et l'homme coopèrent à part égale et indispensable, dans la génération et que la différenciation sexuée se fait au même stade de l'embryon.

Pour les Grecs, comme pour les Juifs, tout ce qui concerne intimement le corps féminin est, par ailleurs, aussi impur et tabou que les excréments. On raconte que le philosophe Heraiskos était pris de violents maux de tête s'il entendait une femme parler quand elle avait ses règles. Pour le reste,

un silence absolu règne sur les cycles des femmes et leur hygiène menstruelle. On sait seulement qu'à Alexandrie, des femmes venaient dans les appartements récolter les *phulakaia* ou protections mensuelles, pour les jeter dans la mer<sup>60</sup>.

Juridiquement enfin, les femmes du monde grec ne sont pas définies de façon autonome, comme elles le sont dans la Tragédie, mais de façon relative, comme chez les philosophes. Lorsque Hippocrate étudie les épidémies, il décrit les cas observés sur les femmes avec autant de minutie que sur les hommes. Mais les hommes sont définis par leur nom, « Democlès, Nicator, Phénix », tandis que les femmes, les enfants, les esclaves et les fournisseurs ne le sont que par rapport à ceux dont ils dépendent : « chez la femme de Polémarque, chez la mère de Trépидès, chez la jeune fille de Pausanias, chez la sœur de Clinéas ». Si le tuteur d'une femme est inconnu, on la désigne par le nom de sa cité, jamais par le sien : « une femme d'Abdère, une femme de Doriscos<sup>61</sup> »...

C'est dire la nouveauté que représentera le fait de saluer les femmes grecques par leur nom, comme Paul le fera dans ses lettres : Phoebé, Damaris, Syntiché...

## Filles d'Ève, selon Genèse I ou Genèse II ?

Au temps où saint Paul évangélise les Grecs, le peuple juif qui vit dans l'Empire compte sans doute à peu près 5 à 7 millions de personnes sur une population totale de 54 à 60 millions<sup>62</sup>. Dans cette minorité influente, voyageuse et disséminée dans toutes les villes, l'attitude des hommes à l'égard des femmes est plus complexe que dans le monde grec et romain. Elle a des fondements culturels et religieux qui remontent à la Genèse.

La plupart des exégètes pensent aujourd'hui que le récit définitif de ce texte placé au début de la Bible aurait été fixé par le milieu sacerdotal juif, après le retour du long exil à Babylone, donc après 537 avant notre ère. Même si la Genèse

trouve peut-être son origine au fond de la préhistoire, à une époque où les récits bibliques n'étaient pas encore fixés, elle fut sans doute écrite en des temps plus tardifs que les psaumes de David et le Cantique des cantiques<sup>63</sup> ? Il est donc difficile de discerner l'enchevêtrement des composantes hébraïques et perses dans la symbolique du jardin d'Éden et de l'arbre de vie.

En tout cas, les interrogations du peuple juif sur le pourquoi et le comment de la nature sexuée se retrouvent dans les deux textes juxtaposés de la Genèse qui parlent de sa création.

Dans Genèse 1, YHWH dont il est interdit de prononcer le nom, dit, le sixième jour : « Faisons l'homme à notre image et notre ressemblance. » Le mot homme, est traduit, en grec, par *anthropos*, l'être humain générique, homme *et* femme, vivant et sexué, « mâle et femelle » disent expressément le texte hébreu et le texte grec<sup>64</sup>, comme est sexué tout le vivant, végétal et animal, créé depuis le troisième jour. Dieu dit aussi « à notre image et notre ressemblance ». Ce « notre » n'est pas un pluriel de majesté. YHWH n'est pas le vieillard souverain des représentations sulpiciennes. Il est l'irreprésentable, l'indicible. Dès les origines de Sa création, Il parle de lui-même au pluriel. L'être « à notre image et à notre ressemblance » sera pluriel... « YHWH créa l'être humain à son image ; à l'image de YHWH, il le créa. » La répétition annonce la conséquence fondamentale : l'irreprésentable, unique et pourtant pluriel, crée à son image l'unique et pourtant pluriel. À quelle révélation le peuple juif doit-il d'avoir écrit ce splendide « homme et femme, Il le créa<sup>65</sup> », point d'orgue de toute la création, le seul auquel se réfère le Christ des Évangiles<sup>66</sup> ? Ce passage génial du pluriel (homme et femme) au singulier (il le créa) fait du couple humain, mais aussi de chaque être humain, quel que soit son sexe, l'image de Dieu à part entière ; il résume la création divine et le caractère générique du couple et la singularité radicale de tout vivant sexué.

Dès l'origine de cette création sexuée, YHWH bénit son union, sa mission, son expansion : « YHWH les bénit : soyez féconds, multipliez, remplissez la terre et soumettez-la... Et il en fut ainsi, Dieu considéra toute son œuvre et vit que tout cela était très bon<sup>67</sup>. »

Dans Genèse 2, le récit plus orné, plus miroitant, est plus enraciné dans un espace dominé par l'Assyrie : « Un fleuve sortait d'Éden pour arroser le jardin et se divisait ensuite en quatre bras... Le nom du troisième est Tigre ; c'est celui qui coule à l'Orient de l'Assyrie<sup>68</sup>. » L'Empire assyrien et le poids de sa civilisation hiérarchique et guerrière existaient donc à l'heure où fut écrit le texte. Selon Genèse 2, la création du couple humain révèle une pensée hiérarchique. L'homme est créé avant la femme, masculin et *seul*. Rien ne dit plus qu'il soit « à l'image et la ressemblance de Dieu » : « Le Seigneur Dieu forma l'homme avec la poussière du sol et lui insuffla dans les narines un souffle de vie, et l'homme devint un être vivant<sup>69</sup>. » Vivant, mais *seul*, à l'inverse de tout autre vivant créé. Vivant au milieu du jardin qui lui est offert, un jardin où tout est bon en soi, mais tout n'est pas compatible. Avant même la création de la femme, Dieu avertit cet homme solitaire de l'impossibilité de goûter du fruit de l'arbre de vie, de l'immortalité et de celui de la connaissance du bien et du mal. Pour la première fois, Dieu évoque la mort. « Tu peux manger du fruit de tous les arbres du jardin, mais le fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, tu n'en mangeras pas, car du jour où tu en mangerais, tu mourras certainement<sup>70</sup>. »

Pour la première fois, encore, YHWH qui, selon Genèse 1, a toujours qualifié son œuvre de bonne ou très bonne, la reconnaît, dans Genèse 2, comme imparfaite : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Je vais lui proposer une aide qui lui soit assortie<sup>71</sup>. » On connaît la suite : « Alors le Seigneur Dieu qui avait façonné la terre et tous les animaux des champs et tous les oiseaux des cieux, les amena vers l'homme pour voir comment il les appellerait... "Dans la

*Composition et mise en pages  
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq*

Dépôt légal : novembre 2015  
ISBN : 979-10-210-1432-9  
N° d'édition : 3830  
*Imprimé en France*

